

Apprendre  
à philosopher avec  
**SIMONE WEIL**

Géraldine Maugars



Le travail  
Une oppression politique  
Contre l'État moderne  
Contre un régime représentatif  
La guerre  
Une civilisation à reconstruire  
L'enseignement  
Le christianisme

ellipses



# Le travail

## L'héritage de Marx

---

Weil fait le constat d'une oppression sociale. Les ouvriers sont tellement contraints par leur travail à l'usine qu'ils se sentent opprimés. Le terme a une connotation psychologique et existentielle, il est beaucoup plus fort et plus englobant que celui d'exploitation qui relève du domaine économique. L'oppression signifie que l'homme est tellement étouffé dans son travail qu'il peine à survivre. Pour Weil, il s'agit d'exposer ce qu'est cet asservissement. C'est de Marx que Weil s'inspire pour développer son argumentation.

Marx dénonce le système capitaliste caractérisé par la propriété privée et un marché où s'exerce le jeu de l'offre et la demande. Le travailleur n'est pas le propriétaire ni des moyens, ni du produit, ses efforts servent à renforcer le système de production qui l'exploite. Sans accuser explicitement le capitalisme, pour Weil les ouvriers sont « de la chair à travail » comme la guerre utilise les soldats comme chair à canon<sup>1</sup>. L'opposition entre le travail intellectuel c'est-à-dire la conception et le travail corporel c'est-à-dire l'exécution est une condition logique du système capitaliste et une aliénation supplémentaire. Elle voit comme Marx l'opposition entre le travail de direction et celui d'exécution comme une forme de servitude. Il devient donc un esclave même si au sens strict il n'appartient à personne. Comme Marx, elle déplore que les moyens de

---

1. *L'Enracinement* in *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 2017, p. 1053.

production n'appartiennent pas à l'ouvrier. « La matière, l'outil, le corps du travailleur, son âme elle-même, sont des moyens pour la fabrication<sup>1</sup> ». Afin d'augmenter la productivité, le système capitaliste met en place la parcellisation des tâches. L'activité de l'ouvrier se réduit à exécuter l'objet, voire même à ne réaliser qu'une partie. L'ouvrier ne peut se reconnaître dans ce qu'il fait. L'objet n'est plus la marque de ses capacités puisqu'il est contraint à un geste machinal. Il est aliéné au sens où il se perd dans une réalité étrangère. Weil reprend différemment cette notion marxiste d'aliénation au sens où son activité dépend de mains étrangères. L'ouvrier n'est pas reconnu en tant que personne, il n'est qu'un moyen pour une fin utilitaire. Il est ainsi dépossédé de lui-même. « Il dépense à l'usine, parfois jusqu'à l'extrême limite, ce qu'il y a de meilleur en lui<sup>2</sup> ». Il produit l'objet mais paradoxalement, il n'a rien mis de personnel, il n'a pas posé sa marque. « On est un étranger admis comme simple intermédiaire entre les machines et les pièces usinées<sup>3</sup> ». Weil fait de cette aliénation un déracinement. L'ouvrier n'est lié avec rien puisqu'il est un moyen parmi tant d'autres. L'ouvrier ne travaille pas pour lui-même. Rien ne lui appartient. Il ne décide de rien. Il ne trouve aucun sens à ce qu'il fait, il ne tire aucune joie. Ses habitudes ne lui font tisser aucune intimité avec les lieux, les machines ou ses camarades. Il passe tout son temps à l'usine et il se sent en exil. Il ne se sent pas à sa place parce qu'il n'en a aucune, il n'a aucune fonction singulière et il doit au contraire ne pas perturber la cadence des machines. L'ouvrier parfait est un moyen de production invisible. Comme Marx, Weil dénonce les conditions déshumanisantes de travail. L'activité est mesurée par le temps. Ce temps mathématique incarné par

- 
1. *Expérience de vie d'usine* in *Conditions premières d'un travail non servile*, Paris, Éditions de l'Herne, 2014, p. 12.
  2. *Ibid.*, p. 60.
  3. *Ibid.*, p. 44.

la pendule de pointage rappelle l'école, l'ouvrier est alors infantilisé. Il renvoie aussi à la prison et enferme l'ouvrier dans un objectif de rentabilité. L'activité est chronométrée donc complètement surveillée et contrôlée. On supprime la liberté d'invention donc l'imprévisible, l'aléa. L'activité est donc monotone et répétitive. La durée et le rythme en font un être complètement abruti. Il est réduit à exécuter une tâche, à répéter une suite d'opérations machinales, à un rythme effréné. Il s'agit par exemple « d'exécuter à toute allure, par ordre, cinq ou six gestes simples indéfiniment répétés, un par seconde environ, sans aucun répit<sup>1</sup> ». Weil parle de cadence plutôt que de rythme, ce dernier terme relevant de l'art ou du sport. « Au contraire, le spectacle de manœuvres sur machines est presque toujours celui d'une précipitation misérable d'où toute grâce et toute dignité sont absentes<sup>2</sup> ». Les choses sont inversées. Rien n'est à sa place, les objets sont considérés comme des personnes et ces dernières comme des objets. Les pièces « ont un état civil » tandis que l'ouvrier est réifié, il a un numéro comme un prisonnier<sup>3</sup>. Ce n'est pas lui qui utilise les machines comme des moyens. Ce sont elles qui imposent la tâche et la durée à exécuter. « Il les sert, il ne s'en sert pas<sup>4</sup> ». L'activité ne relève donc ni de l'esthétique, ni de la performance sportive. Il n'y a aucune beauté du corps travaillant. L'homme est un accessoire de la machine. Par conséquent, son action est une agitation, une gesticulation inquiète et humiliante.

Pourquoi l'ouvrier étant aliéné ne cesse-t-il pas son travail? Comme Marx, Weil déplore que le salaire ne corresponde pas à la valeur des biens produits mais elle s'intéresse aussi à ses effets. « C'est plutôt une aumône, que

---

1. *Ibid.*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 55.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 59.

le prix d'un effort<sup>1</sup> ». Le salaire est si bas qu'il ressemble à un don. On lui fait la faveur de lui donner un travail et en plus de le rémunérer. L'ouvrier ne peut que se sentir humilié devant un tel mépris.

## L'oppression ouvrière

---

Simone Weil n'est pas une économiste comme Marx. Son propos n'est pas seulement celui d'une théoricienne, elle a une expérience d'ouvrière. Elle quitte l'enseignement pour travailler comme ouvrière chez Alsthom, Carnaud et Forges, chez Renault. Elle consigne dans son *Journal d'usine* tous les détails de ses activités. *Expérience de vie d'usine* est adressée à Jules Romains. Le chapitre III du tome X de l'ouvrage *Les Hommes de bonne volonté* décrit la vie des ouvriers. Or le talent et l'imagination ne remplacent pas le vécu, le contact direct.

Si pour Marx, l'homme est une réalité matérielle, pour Weil, il est un être spirituel. L'esclavage lui « enlève la moitié de son âme<sup>2</sup> ». On est bien loin du stoïcisme d'Épictète où la raison et la volonté sont des forteresses capables de faire de l'homme un être résistant aux épreuves de la vie. L'ouvrier est affecté par ce qu'il vit tous les jours. Il tellement dévalorisé qu'il consent à ce que l'organisation fait de lui. Le vide se loge au cœur de son âme. « On en arrive à admettre, au plus profond de soi, qu'on compte pour rien<sup>3</sup> ». Il ne s'agit pas d'humilité mais de destruction de l'estime qu'il a de lui-même.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser ou lire dans certains romans, il n'y a pas de sentiment de vie collective, la fierté d'appartenir à une usine, le sentiment d'être utile voire indispensable, la joie du travail. Weil balaie

---

1. *Ibid.*, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 44.

un certain romantisme de la vie d'ouvrier. La souffrance n'est pas localisée uniquement dans les tâches à accomplir mais elle concerne également les relations humaines. « Les grandes et petites misères continuellement imposées dans l'usine » blessent l'âme<sup>1</sup>. Il n'y a aucune chaleur, aucune intimité liant les ouvriers aux lieux ou aux objets. Il ne trouve de repos et de consolation dans rien, ni personne dans l'usine. Non seulement il n'y a aucune solidarité mais les chefs se comportent comme des tyranneaux si l'on reprend le terme de La Boétie dans *De la servitude volontaire*. « Il n'est pas rare de voir un atelier où les chefs sont occupés à harceler ouvriers et ouvrières<sup>2</sup> ». Comment expliquer cette violence ? Weil n'accuse pas mais cherche à comprendre. Les chefs se sentent supérieurs aux ouvriers, ils détournent leur pouvoir parce que l'organisation scientifique du travail les conduit à n'être que des donneurs d'ordres. Ils ne sont plus des hommes mais « des organes de subordination impersonnelle, brutale et froide comme le fer<sup>3</sup> ». L'organisation scientifique du travail dépersonnalise les relations entre les travailleurs et renforce l'oppression.

Le travail n'a aucun sens en lui-même. À moins de transformer l'activité en jeu et en défi, le mobile est essentiellement la survie. « Si le mouvement à peine commencé se boucle sur le point de départ, on tourne comme un écureuil en cage<sup>4</sup> ». La comparaison témoigne d'un enfermement contre-nature. Il devient un animal dont le seul but est de survivre or « exister n'est pas une fin pour l'homme<sup>5</sup> ». Weil énumère d'autres mobiles qui ne permettent pas à l'ouvrier de s'épanouir : « la crainte des réprimandes et du renvoi » l'installe dans une peur permanente, « le désir

---

1. *Ibid.*, p. 43.

2. *Ibid.*, p. 58.

3. *Ibid.*, p. 52.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. *Ibidem*.

avide d'accumuler des sous » l'enferme dans une passion qui peut s'avérer destructrice. Le fait d'être enchaîné à la nécessité lui fait avoir honte de son travail, il devient obsédé par l'argent et aime les apparences. « Il faut être habillé comme si on ne travaillait pas<sup>1</sup> ». « Le goût des records de vitesse » fait d'une activité sérieuse un jeu<sup>2</sup>. Ce mobile ne peut que provisoirement faire diversion. Les mobiles « doivent devenir obsédants pour être assez efficaces<sup>3</sup> ».

Pour supporter cet esclavage, l'homme cherche des compensations. « Le premier effet du malheur est que la pensée veut s'évader<sup>4</sup> ». On retrouve l'idée de Pascal, il faut se divertir au sens de se détourner de cette réalité épouvantable, faire diversion. Certaines compensations sont tout-à-fait nobles comme espérer une autre condition sociale pour soi ou ses enfants. D'autres dégradent encore davantage son existence et accroissent le vide de son existence. L'homme cherche à occulter la réalité, à s'évader de sa misère. La seule ressource pour éviter le désespoir, c'est de sombrer dans l'inconscience. « C'est une tentation à laquelle beaucoup succombent, sous une forme quelconque, et à laquelle j'ai souvent succombé<sup>5</sup> ». Il s'agit de se conformer exactement à la cadence, aux ordres pour protéger la conscience malheureuse. L'ouvrier s'aveugle car la lucidité risque à tout le moment de le détruire. La débauche est un autre moyen pour supporter les conditions de travail. En effet, la transgression, être hors la loi morale ou juridique lui permet de retrouver une certaine forme

- 
1. *Conditions premières d'un travail non servile*, Paris, Éditions de l'Herne, 2014, p. 13.
  2. *Expérience de vie d'usine* in *Conditions premières d'un travail non servile*, Paris, Éditions de l'Herne, 2014, p. 56.
  3. *Ibid.*, p. 57.
  4. *Ibid.*, p. 39.
  5. *Lettre à Auguste Detoeuf* in *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 2017, p. 175.

de liberté, celle de poser des choix. Elle est illusoire car l'ouvrier a l'impression de ne plus subir. « La débauche a exactement la fonction d'un stupéfiant<sup>1</sup> ». On trouve cette métaphore des drogues chez Marx parlant de la religion comme « l'opium du peuple ». Weil reprend la métaphore des drogues pour l'attribuer non à la religion mais à la débauche. Les plaisirs désordonnés compensent les souffrances et douleurs accumulées. La débauche le détourne de la réalité, le plonge dans une inconscience, dans des illusions de pouvoir, d'argent facile. Elle peut entraîner comme le stupéfiant une forme d'addiction, il s'habitue à ce mode de vie qui est en réalité destructeur pour l'âme.

### Les conditions d'une justice sociale

---

Les doctrines de cette époque réfutent les théories individualistes libérales, cherchant à empêcher que les travailleurs ne soient les victimes des progrès du machinisme, de l'exploitation et de la misère. Se distinguant du communisme, il s'agit de concilier deux exigences : l'autonomie de l'individu et l'unité sociale. C'est pourquoi Weil écrit : « La subordination de la société à l'individu, c'est la définition de la démocratie véritable et c'est aussi celle du socialisme<sup>2</sup>. » Cette thèse trouve aussi son inspiration chez Platon, elle fait allusion à la société comparée au gros animal dans la *République*. « S'il prend la multitude comme maître en dehors des choses nécessaires, une nécessité d'airain lui fera faire ce que la multitude approuve<sup>3</sup> ». L'objectif est de travailler sur les pistes lancées par Weil pour améliorer les conditions des travailleurs. Elle propose des mesures des mesures matérielles et spirituelles, à court et long terme.

1. *Conditions premières d'un travail non servile*, Paris, Éditions de l'Herne, 2014, p. 13.
2. *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* in *Œuvres*, Paris, Quarto, Quarto Gallimard, 2017, p. 268.
3. *La République*, 562a.



Selon Weil, la réduction du temps de travail, l'augmentation des salaires et les congés payés améliorent les conditions de vie des ouvriers mais sont insuffisantes car elles sont matérielles et laissent l'ouvrier à sa place dans l'entreprise. L'amélioration de vie des travailleurs ne passe pas par uniquement par le droit. Pour elle, « on ne détruira pas la condition prolétarienne avec des mesures juridiques<sup>1</sup> ». Il s'agit de transformer l'activité même du travail en redonnant un rôle au travailleur, en refondant les relations qu'il a avec les autres ouvriers, avec le patronat. Les mesures de nationalisation pour Weil sont également insuffisantes car elle ne fait pas confiance à l'État pour améliorer le sort des ouvriers.

La peur du renvoi et la « convoitise des sous » ne doivent pas être des stimulants essentiels mais secondaires. S'il travaille uniquement pour survivre, il est un esclave. « Si le mouvement à peine commencé se boucle sur le point de départ, on tourne [...] comme un condamné dans une cellule<sup>2</sup> ».

Contrairement aux finalités du capitalisme, ce n'est pas la productivité et le profit qui doivent être le cœur de l'entreprise mais le travailleur. Tous les problèmes de la technique et de l'économie doivent être formulés en fonction d'une conception de la meilleure condition possible du travail. « Nous voulons rendre à l'homme c'est-à-dire à l'individu, la domination qu'il a pour fonction propre d'exercer sur la nature, sur les outils, sur la société elle-même<sup>3</sup> ». Cela passe par un changement de modes de production.

- 
1. *L'Enracinement*, in *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 2017, p. 1058.
  2. *Conditions premières d'un travail non servile*, op. cit. p. 10.
  3. *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* p. 268.